

# JOURNAL DE GUIGNOL

## ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.  
GNAFRON . . . Caissier.  
MADELON. . . Cordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

### NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

## Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouilleur et gouailleur; épatant, ébêtant et désopilant;  
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLOYÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

**DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires**

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :  
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

## RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.  
CLAQUE-POSSE . . . id.  
JÉROME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'armée de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

## TRENTE-DEUXIÈME

### AUX GONES DE LYON

Eh ben, vrai, ça m'amuserait pas d'être riche. C'est pas rien que je crache sus les péculiaux : c'est ben trop rigolo de faire gasser les jaunets dans la profonde, mais gn'y a l'ouvrage que m'embêterait. En ont y ces pauvres cavets, en ont y ! Y se couchent pas qu'à quatre heures du matin et pis y chinent comme de chevaux de fiacre pour se faire rire, mais gn'y a pas plan. Ah ! c'est que ie sais ça, moi ; je vas dans le monde maintenant que je sis *une-haute-habilité*, comme y disent ; on m'évite de partout et y m'envoient tous les jours de paperasses comme ça :

« Monsieur le rédacteur en chef du *Journal de Guignol*,

« Monsieur le vicomte et Madame la vicomtesse de la Grenouillère vous prient de vouloir bien leur faire l'honneur d'assister à la soirée qu'ils donneront mardi 22 janvier. On dansera. »

Vous pensez ben, z'enfants, que de z'évitations comme ça sus de papier satiné encore, ça glisse en douceur dans le tyau de la comprenette que n'y a pas mèche de tortiller, avec ça que je pensais à la chicaison : je voyais en perspective un tas de fricots que me faisaient de z'œils en coulisse, y me semblait qu'y me passait par le bec de z'affaires si bonnes... oh ! si bonnes que ça m'en chatouillait le corngolon rien que d'y penser ; et pis de danser avec ces grandes dames qu'ont de

petons si petits qu'elles peuvent marcher rien que dans de carosses ; et pis encore de faire mimi à de petits museaux tout neufs que sont toujours cachés avec de dentelles ; c'est ça que me faisait gigauder le cœur dans l'estome. Enfin, je me sis laissé faire, pardine !

Velà donc que je me requinque tout de neuf avec mes vieilles z'affaires d'autrefois qu'étaient pas sorties de l'armoire depuis les inondations de 1840. Nom d'un rat ! c'est pas pour dire, mais j'étais un peu bien, allez : mon habit de noce, un gilet de satin blanc avec de bouquets que me donnoient d'air à un des jardins de Bellecour, une chemise à jabots, de culotte de velours rien qu'un peu rapées au genou, de bas chinés et de souliers à boucles d'argent massif que me venient de mon grand que les portait quand y n'était maître-garde de la corporation des tafetaquiers d'avant la grande révolution, vous savez ? Et pis mon sarsifix entortillé de rubans roses et qu'embaumait vu que je l'avais porté chez M'ssieu Bouchard, le perruquier de la noblesse, qu'y m'y avait fiché dessus un plein pot de pommade au jasmin pour le faire tenir raide. Aussi, les gones, que j'ai fait de l'effet ! Fallait voir quand je me sis amené au milieu de tout ce monde ; je reluais-l'y à travers ces mamis tout de noir habillés comme le page de Ma'me Malbroug ; y tordiont tous le pif, nom d'un rat, de jalousie, ben sûr.

Ça n'empêche pas que, pour ce qui est de s'amuser, brenicle, j'ai été fameusement volé.

D'abord, je reluque dans une salle une tripotée de jeunes gens qu'étaient assis autour de petites tables. Moi que voit de jeunesse, je me dis : on

se fait de bosses ben sûr, faut que j'en soye. Z'étaient l'y pas à jouer aux cartes, les imbéciles ! Gn'y en avait qu'apponiont de piastres, et pis un autre qu'agraffait tout d'une seule raffle, quoi ? Autant le bois d'Ars, de maisons comme ça ; je n'avais une envie d'aller chercher un sergent de ville, nom d'un chien ; mais là dessus j'entend les violons que quinchent leurs ritournelles ; bon, que je me pense, vela le bastringue que commence, mes gones vont lâcher leurs cartes pour aller danser ; je t'en fiche, y z'ont pas fait semblant de rien ; gn'y a que moi que me sis escanné. C'était pourtant ben chenu que c'te salle de danse. Si vous aviez vu ça, z'enfants, je n'en sis resté tout ébarliaudé. Gn'y avait de ranches de demoiselles assises sus de cabelots avec de toilettes de toutes les couleurs, seulement que les tailleurs aviont pas su couper l'étoffe qu'y z'en aviont tant fourré aux jupons que n'y en restait plus pour le corsage, que ça faisait qu'on pouvait ben voir que c'était pas de zouaves déguisés qu'étaient venus là, mais bien de petites fenottes pour de vrai et pas rien en carton, allez !

Ça m'a fait quèque chose tout de même pacc qu'on m'avait pas averti, mais elles, elles aviont pas l'air de s'en douter ; elles pensiont rien qu'à pas laisser débarouler un cuchon de bibelots qu'y z'aviont sus les têtes, de fleurs, de plumes d'oiseaux, de pommes d'apis, de prunes Reine-Claude, de raisins confits, jusqu'à de canaris apprivoisés, enfin tout ça qu'elles n'avaient pu imaginer pour mettre le monde en appétit ; mais ça ne bichait pas du tout. Y z'étaient seulement quèque mômes, tous de vieux quasiment, que se teniont droit

## FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

### GAUDES LYONNAIS

#### Panrace Grugeard

(L'HOMME-AFFICHE)

Salut à Panrace Grugeard, l'immortel inventeur de... la réclame et d'une foule de produits qui tous portent son nom.

Maints rivaux, jaloux de sa réputation et des nombreux clients que lui attiraient ses pompeuses annonces, ont voulu l'imiter ; mais, vain désir ! Grugeard est demeuré le maître du genre, et depuis plus de trente ans son nom s'étale majestueusement à la quatrième page des grands journaux du crû, comme un défi jeté à la face de ses concurrents.

L'habile homme a compris, le premier, dans Lyon, que le prospectus était le résumé de la vie moderne ; promettre beaucoup et tenir le moins possible ; de belles paroles pour cacher de vilaines choses ; paraître enfin au lieu d'être.

A en juger par son extérieur simple, voir même vulgaire, on le prendrait volontiers pour un sot ; grave erreur ! Panrace est un observateur judicieux, il connaît à fond les travers de la société, et possède, comme pas

un, la philosophie de son métier.

Pour vous convaincre que mon opinion n'est point entachée de partialité, veuillez vous transporter à son magasin situé au cœur de la ville, dans une de ces rues perpétuellement humides, où le soleil n'a pas droit de cité.

Au bruit que vous ferez en entrant, un homme déjà mûr, chauve comme une écaille de tortue, à la barbe de hérisson, au regard oblique, accourra aussitôt avec la légèreté d'un cheval de cuirassier, et, ôtant très-humblement une hideuse calotte noire qui, depuis un temps immémorial, recouvre son chef, vous grimacera dans un sourire la phrase sacramentelle : « Que désire Monsieur ? » Cet homme, c'est notre héros, c'est Panrace Grugeard.

Jamais chevalier de la demi-aune n'a su, mieux que lui, « pousser à la vente. » Naïf acheteur, tenez-vous bien si vous ne voulez voir passer, séance tenante, le contenu entier de votre bourse dans la caisse de cette sangsue patentée.

Surtout, ne vous présentez pas sans argent, car vous vous en retourneriez les mains vides ; Grugeard ne fait jamais crédit ; c'est là son moindre... talent.

La méfiance de ce fesse-mathieu dépasse tout ce qu'on peut imaginer ; pour lui, la société n'est qu'une vaste agglomération de filous, et depuis 40 ans qu'il est dans les affaires, il en est encore, dit-il, comme Diogène, à chercher, non un homme, mais un honnête homme.

Son débit, qui est considérable, nécessiterait le concours d'un ou plusieurs employés, mais Panrace n'est

pas assez simple pour introduire chez lui un être qui le volerait, qui le pillerait, qui le ruinerait !... Aussi, fait-il tout seul sa besogne.

Levé avant l'aube, il accourt à sa boutique, ouvre lui-même ses volets, frotte, essuie et prépare tout enfin pour recevoir... l'ennemi.

Véritable forçat du travail, il est à la fois son garçon de peine, son teneur de livres, son caissier et son premier vendeur.

Inutile de vous dire que Panrace Grugeard est célibataire, son scepticisme lui faisant un devoir de ne pas plus croire à la vertu du sexe faible qu'à la probité du sexe fort. Sa seule affection ici-bas se reporte exclusivement, après sa propre personne bien entendu, sur un affreux carlin presque aussi laid que son maître. Ce quadrupède est son seul ami, son unique confident et j'ai oui dire que Panrace ne pouvant se faire à l'idée d'une séparation, même momentanée, avec son fidèle Pylade, le faisait coucher avec lui ?...

Panrace Grugeard vivra longtemps dans le souvenir des gens de son quartier, comme le proto-type du piocheur forcené, joignant à la ladrerie d'un Harpagon la méfiance d'un commissaire de police.

Qui sait même si un jour nous n'apprendrons pas que Grugeard se sera fait arrêter lui-même pour s'être surpris la main dans sa propre caisse ?...

Je l'en crois parfaitement capable.

Ce jour-là, ami lecteur, souviens-toi de la prédiction de :

CLAQUE-POSSE.

*Monsieur Grugeard*  
*et*  
*Madame la vicomtesse*  
*de la Grenouillère*  
*ont l'honneur de vous*  
*inviter à la soirée*  
*qui aura lieu*  
*le mardi 22 janvier*  
*à 8 heures*  
*à la Grenouillère*

pour mieux voir, je pense, raidés comme si y z'avaient avalé un ponteau de métier à la Jacquard, et sans piper mot à toutes ces canantes qu'auront ben chiqué tout de même quèques tartines de compliments. Quand j'ai vu tout ça et pis que la musique ronchonnait dans un coin, ça ma donné de z'idées, j'avais les fumerons que me déman-gaient de pincer un rigodon, mais j'ai rien connu à leurs danses; et pis de grands benonis que pensont pas seulement à coquer leurs danseuses à la fin de la contredanse; ça m'a dégoûté en plein, et comme je ne pouvais plus me tenir sus mes guibolles, je sis allé m'asseoir à côté de trois demoiselles qu'avaient joliment l'air de s'embêter; je leur z'y ai offert de jouer à pigeon-vole, et qu'on donnerais des gages; là-dessus, les vela que pi-quent un soleil, j'ai ben vu que j'avais lâché une bêtise. Enfin, j'ai pas eu de chance.

Avec ça que je n'avais le bedon plat comme un pain à cacheter; ces émotions m'avaient fiché une fringale de loup, et je me trimballais par toute la maison pour voir quand on mettrait la nappe. Ah! ben oui, de nappe; j'arrive dans un endroit ou-squ'on avait mis la boustifaille; y paraît que les dames z'y avaient découvert: elles z'étaient après tout balfrer; j'ai rien pu agraffer. Les domestiques tachiont ben de sauver la lichaison, mais c'était rien que de saloperies, de glaces et de z'infusions d'eau chaude; j'ai avalé; sans y faire attention, une espèce de tisane d'herbe qu'y s'appellent de thé; ah! sapristi, que c'était donc mauvais, de la vraie relavaille de vaisselle, quoi? Et pas un pauvre verre de vin pour se gargariser le corgno-lon; sont y grelus tout de même, ces riches!

Et pis y gny a à leurs bals masqués comme à la Retape, seulement qu'on s'y amuse moins; mais les gones ont de z'habits un peu mieux peignés qu'au bal des vaches, le Mardi-Gras. Le dernier ousque j'ai z'été gn'y avait un tas de costumes tant brillants, tant chenus, que j'ons presque rien vu. Cependant, j'ai ben aperçu un grand godiviau qui se cachait sous une pillandre noire et rouge pour savoir si on disait de bien de lui; gn'y avait de vieilles poutrônes couvertes de dentelles que se mettiont le nez dans de masques pour qu'on les voient pas; gn'y avait de z'hussards, mais pas mé-chants; de Polonaises, de cantinières, de pêcheu-ses et de pécheresses, de z'Espagnoles, de fées Urgèle, de modères de Serin, de sorciers, de co-chers de fiacre, de postillons, un tas d'autres, quoi! Les pauvres gones de maris ont dû savoir ce que ça coûtait.

Non, vrai, c'est pas drôle leurs soirées; si c'é-tait pas que je soye t'obligé de remplir mes de-voirs de sorciété, j'y enverrais ben tout promener. J'aimerais ben mieux m'amuser chez nous, comme de mon temps; y aurait la Mariette, la grand'Julie, la Louison, la Marie-Jeanne, et pis de bons zigues ben rigolos; on ferait de matefaims, on mangerait de marrons, on boirait de vin blanc, on jouerait à la main-chaude que fait tant rire, à la cachette ou-squ'on se pince dans les coins, à Colin-Maillard; on ferait de devinettes, de jeux ousqu'on se fait mimi par magnière de pénitence. Et tout ça sans malice. Velà ce qu'y s'appelle s'amuser, nom d'un rat! au lieu de toutes ces bêtises que font rien que vous tarabuster le casaquin et vous empêcher de dormir. De gognandises que se font que par vani-té et ousque les dames font assaut à qui n'aura les robes les plus chères pendant que leurs maris font, de leur côté, sauter leurs écus à coup de cartes.

Et dire, z'enfants, qu'y faudra que j'en donne une, moi aussi, de soirée comme ça, à tous ceusses que m'ont évité. C'est encore un sac que je fiche en Saône; mais gn'y a pas à rechigner, faut tenir son rang. Mais ayez pas peur, allez, j'arrangerai ça à ma guise. Seulement j'ai pas encore aeu le temps de m'aligner; velà le carnaval fini ça sera pour la mi-carême. On s'en rappellera de celle-là; vous verrez comme je saurai ben faire danser,

à mon tour, tous ces gros que m'ont fait crever de faim et boire d'eau chaude.

Je vas commander les violons, bougez pas, z'enfants.

GUIGNOL.

## GUIGNOL EN FUREUR

REVUE SATIRIQUE

GUIGNOL (se promenant dans sa chambre)

O Muse, inspire-moi! montre-moi le chemin  
Par lequel on arrive à l'âme, au cœur humain,  
Prête-moi ta plus douce lyre;  
Apprends-moi le secret, l'art de persuader,  
D'attacher, d'émouvoir... et puis de bavarder  
De longues heures sans rien dire.

Sur le dos des faquins, des coquins, des repus,  
Puisque mes bons bâtons en vain se sont rompus,  
Tant que j'en suis devenu maigre,  
Usons d'autres moyens: plus de rage et de fiel!  
Voyons si nous prendrons des mouches par le miel  
Aussi bien qu'avec du vinaigre.

Mais dois-je me servir du moderne jargon  
Qu'on pince à l'Alcazar avec le rigodon,

Et de proche en proche nous gagne?  
Que parlent les voleurs, les filles, les valets?  
Qui monte à la chaumière et descend au palais,  
Et prit naissance dans un baigne?

La langue des Balzac, George-Sand et Rousseau,  
Faudra-t-il la bahnir? puiser dans le ruisseau,  
Dans le lupanar et le Pinde?  
Accoupler de gros mots qui se heurtent entre eux?  
Dire *poitrail* pour sein, *toqué* pour amoureux?  
Mêler Dumolard à Clorinde?

Oui, sans doute! il faut bien, pour se faire écouter  
De ces blonds Cocodès qu'on voit au Parc trotter  
Sur de méchantes haridelles,  
Et de ces bons bourgeois qui se donnent le ton,  
L'air fier et satisfait du papa Benoiton,  
Prendre toutes les ritournelles!...

GNAFRON (entrant vivement)

Absent depuis huit jours, vieux, j'avais grand besoin  
De revoir tout mon saotil ta franche et bonne balle!  
Chignol, allons diner chez Vittoz, au bon coin,  
Rue Moncey; c'est moi qui régale.

GUIGNOL (fronçant le sourcil)

Gnafron, de moi, très-cher, il faudra te passer,  
Et, sur-le-champ, tout seul, tu peux te la casser,  
Nous ne saurions plus nous entendre.  
Ton tromblon, ton cœur d'or et ta lourde gaité  
Ne sont guère en faveur dans la société  
Chez laquelle je veux descendre....

Ou bien change de peau! deviens civilisé;  
Jette la trique au diable, et, le toupet frisé,  
Tâche d'imiter nos bêtises;  
Fais canne en jonc, binocle et chausse l'éperon;  
Sois fat, impertinent, ignare et fanfaron,  
Et chez Grand, va manger des huitres.

En longs balais pointus taille tes favoris,  
Saute à la Closerie, et, bouche en cœur souris,  
Des Cocottes deviens l'intime;  
Et quand l'une te plaît, victorieux frison!  
Fais-toi vite agréer en prenant un coupon  
Dans sa compagnie.... anonyme.

Mais surtout défais-toi de ces airs de pudeur  
Que tu prends en voyant du vice la laideur;  
C'est mal porté, je te l'assure!  
Montrer de la droiture et de l'austérité,  
Respecter la vertu, chérir la vérité,  
Pour les coquins, c'est une injure.

Voyons, décide-toi!

GNAFRON (indigné)

Hurler avec les loups!  
Chignol, y penses-tu?... Laissons-là les filous,  
Les faquins, tous ces semblants d'hommes;  
Je m'en lave les mains!! Sommes-nous obligés  
De les guérir des maux dont ils sont affligés?  
Non, non, restons ce que nous sommes.

Certes, je le sais bien, dans ce bel univers  
Tout va de mal en pis, à gauche et de travers,  
Sous des apparences honnêtes;  
Mais puisqu'un Dieu lui-même en mourant sur la croix  
Ne put rien obtenir, que ferait donc la voix  
De deux pauvres marionnettes?

L'homme? hé! je le connais aussi bien que toi!  
De la création il dit être le roi  
Quand il n'en est que l'accessoire.  
Si tu veux lui parler d'honneur et de vertu,  
Il fait un pied de nez.... et puis, turlututu!  
Il t'envoie à la balançoire!...

Avant de me plier à toutes ces façons  
Et devenir gandin en suivant tes leçons,  
J'irais chez les anthropophages!  
J'aime leur naturel!... J'ai dit.

GUIGNOL (lui tâtant le pouls)

Voyons un peu...  
Oui, c'est cela... Gnafron, vite à St-Jean-de-Dieu!  
Je suis sûr que tu déménages!

PIERRE LA GARGUILLE.

Nous espérons que la grande colère des jour-naux de Lyon était un peu calmée; il n'en est rien, et l'appel qu'ils ont interjeté du jugement qui nous acquittait, passera le 13 courant devant la Cour Impériale.

Nous donnerons, samedi prochain le résultat de ce nouveau débat.

## FAUSSES NOUVELLES

Comme il devenait évident que jamais le *Salut public* et *Guignol* ne pourraient s'accorder, la ré-daction de ce dernier prit cette semaine un grand parti.

— Puisque la feuille de M. Grassis à trois sous ne veut pas entrer dans la voie du repentir à notre endroit, dirent ses rédacteurs intelligents, il nous faut acheter le journal en question.

— Sans nous obliger pour cela, fit Champa-vert, à conserver ses rédacteurs?

— Non, sans doute, répondit on en chœur.  
Aussitôt dit aussitôt fait, et le plus diplomate de la bande se vêtit de noir des pieds à la tête et s'en alla trouver ce brave M. Grassis (*désigné pour la publication des annonces judiciaires, civiles et commerciales*) qui allait rentrer dans sa vie privée.

— Pardon, Monsieur, fit-il, je suis l'un des ré-dacteurs du *Journal de Guignol*.

Ici M. Grassis (*abonnements 44 francs par an, 22 fr. pour six mois*) devint jaune tendre et cher-cha des yeux le faux nez de son ami Perrin.

— Et je viens, Monsieur, continua l'ambassa-

deur, vous proposer d'acheter votre petite feuille.

M. Grassis (12 fr. pour trois mois) devint indigné, et, ne voyant pas venir son ami Perrin, répondit d'une voix étranglée :

— Monsieur... Monsieur... Monsieur... mon journal n'est pas à vendre.

— C'est bien pour cela, fit l'ambassadeur, que je viens l'acheter ; on n'achète jamais que les journaux qui ne se vendent pas.

M. Max Grassis (envoyer un mandat sur Lyon) devint violet.

— Eh bien, Monsieur... Monsieur... Monsieur... j'en veux cinq cent mille francs !

L'ambassadeur faillit crever son habit à force de rire.

— Mo... Mo... Mo...ssieur, reprit-il, en se tordant, je vous en donne trente sous, mais vous pourrez conserver votre ami Perrin et consorts.

M. Max Grassis (Italie, 62 francs par an) devint pomme, puis pomme cuite, puis tomate enragée, et finalement s'évanouit comme une jolie femme (Suisse, 16 francs par trimestre).

Notre ambassadeur déboutonna ses vêtements pour rire tout à son aise ; puis, déposant l'infortuné (les lettres non affranchies sont refusées) dans les bras du beau Perrin arrivé enfin, il salua et sortit.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des suites de cette affaire qui les intéresse, et nous espérons qu'ils nous sauront gré des sacrifices que nous faisons pour les débarrasser de ce journal peu agréable.

Guignol comptait donner cette semaine un compte-rendu de l'exposition des Amis-des-Arts, mais à force d'aller étudier son sujet il a découvert que les spectateurs étaient aussi intéressants que le spectacle, et abandonnant sa tâche commencée, il a voulu tout montrer à ses lecteurs.

Le numéro de la semaine prochaine apportera donc à la fois et les tableaux et ceux qui les regardent, peut-être aussi ceux qui les ont faits. De cette façon personne ne sera oublié dans la distribution.

## CONFIDENCES D'UN MARI

I.

Lyon, le 1<sup>er</sup> février 1866.

Mon cher Guignol,

Un penchant invincible, sentiment aussi bizarre qu'inexplicable, me pousse à te choisir pour confident. — Tu seras flatté quand tu connaîtras la nature intime du sujet dont je veux t'entretenir.

Je ne te dirai pas que la folie secoue ses grelots ; ce serait user d'un langage prétentieux et vieilli ; je préfère, entrant carrément dans mon sujet, te rappeler que nous sommes en plein carnaval, et t'exposer les plaintes que m'arrache cette rude époque de dépenses et d'insomnies.

Je dois, avant tout, te renseigner sur la position sociale de ton correspondant. Je possède un chiffre de fortune qu'on appelle l'aisance ; un commerce prospère, développé par mes soins, me promet le luxe et l'abondance dans l'avenir.

Je suis marié depuis huit ans. Au moment de mon mariage, quelques vieux joueurs de whist, amis de ma famille, plusieurs tantes qui passaient leur temps à tricoter, certaines dames âgées qui prisait encore et médisaient beaucoup, s'écrièrent tous en chœur : « Quel joli mariage ! Quelle heureuse alliance ! On a vraiment raison de dire que les mariages sont écrits dans le ciel... » en termes

vulgaires, signifiait que les âges et les fortunes des deux conjoints étaient merveilleusement assortis. J'omets à dessin de parler des caractères, parce qu'en pareil cas tous les caractères sont excellents. La jeune fille à marier est un ange ; le jeune homme, de son côté, possède toutes les qualités qui lui assurent le plus brillant avenir. J'étais blond ; ma femme était brune ; mais la dissemblance de nos tempéraments ajoutait à l'admiration de cette petite coterie, qui croyait encore à certains aphorismes complètement passés de mode aujourd'hui.

Mon histoire est celle de tout le monde. Trois semaines d'attente furent consacrées à des achats de toutes sortes. Les mille préoccupations qu'enfante ce moment là, me laissèrent à peine le temps d'étudier les goûts de ma future et de lui laisser deviner les miens.

Par un jour brumeux et sombre, le mariage civilement contracté à la mairie, fut béni à l'église, au milieu d'une foule avide d'émotions, où dominaient les commères du quartier qui, faute de pouvoir nous voir guillotiner, venaient nous voir marier. Je fais une honorable exception en faveur de quelques amis endimanchés, de l'un et l'autre sexe, pour qui la curiosité était un devoir. C'est ainsi, Guignol, que se nouait la trame de mon existence conjugale et nous nous trouvions lancés dans la vie de ménage, avec un poids d'argenterie, avec une quantité de draps, de nappes et de serviettes, qui devaient assurer le bonheur de l'avenir.

Je tire un voile sur les débuts de notre lune de miel, car je ne suis pas de l'avis de ces aimables farceurs qui, après avoir analysé dans tous leurs détails les boudoirs des belles pêcheuses du pavé de Paris, pénètrent ensuite, le plus souvent en imagination, dans l'intérieur des ménages, pour raconter à leur sujet une foule d'histoires plus ou moins déplacées.

Je dois mentionner pourtant qu'au bout de neuf mois et douze jours, nous étions trois au lieu d'être deux. Une petite fille, combinant dans son aspect la couleur paternelle et maternelle des chevelures de ses parents, vint au monde coiffée de charmantes petites boucles d'un blond très-ardent. Ma femme faillit en pleurer ; mais un vieil oncle célibataire, parrain de l'enfant, qui conservait dans sa vieillesse quelques souvenirs d'une jeunesse un peu échevelée, assura que la couleur était fort à la mode et ma femme fut instantanément consolée.

Ce prologue un peu long était nécessaire pour remplacer auprès de toi la présentation à l'anglaise, car ma personne devra te rester inconnue.

À présent franchis en imagination les huit années qui nous séparent des événements que j'ai signalés. Tu verras comment la chrysalide est devenue papillon ; et je t'initierai, sans préambules, aux ennuis de ma vie carnavalesque.

C'est une rude corvée, Guignol, d'avoir épousé une femme qui aime le monde. Ce sort est le mien.

Je cherche en vain à ressaisir les fils de mon existence qui m'échappent ; je ne peux ni me recueillir, ni vivre dans le calme de ma pensée, je flotte à la dérive, jouet des vents et des flots ; je ne suis plus qu'une chose gênante au foyer domestique, envahi par la gaz de Chambéry, le crêpe et la soie ; c'est à peine si je sais où reposer ma tête ; les folles crinolines, les jupes sans corsage, les coiffures frétries franchissant mon seuil, ont parfois l'audace de venir s'étaler jusque sur ma couche solitaire. Entre la fête d'hier et celle de demain, il n'est pas de repos. Les enfants qui nous doivent la vie se cognent entre les portes et pleurent dans le vide, car l'esprit de leur mère est ailleurs, et les femmes de service sont à chaque instant réclamées par des courses précipitées et des travaux d'aiguille inextricables.

L'heure des repas n'est plus l'heure de repos et de la causerie. Le dîner devient une superfluité.

Il est un être plus particulièrement agaçant pour moi, despotique par qu'il est nécessaire, inexact parce qu'il est attendu ; cet être, c'est le coiffeur. Toujours gracieux, il pénètre chez moi comme chez lui, et, pendant sa séance capillaire règne en maître absolu, éclairé par une lampe et quatre bougies. Ma femme est tellement préoccupée, en suivant des yeux dans sa glace le progrès de son travail compliqué, qu'il est inutile de lui adresser

la parole, même sur le ton le plus doux. C'est la statue du silence. Elle se tait en face de cet œuvre qui se poursuit agilement. Par un miracle de l'art moderne, sa chevelure croît à vue d'œil sous les doigts de l'artiste enchanteur, et, quand il fuit à la fin pour courir à de nouveaux triomphes, elle reste comme perdue dans sa contemplation muette en face de son miroir qui reflète l'œuvre achevée.

Il serait dangereux de hasarder alors la moindre observation, de parler de dépenses croissantes, souvent inutiles. Ce serait vouloir déchaîner la tempête ; et pourtant je l'admire. J'admire la force de cette femme qui, généralement délicate et nerveuse, retrouve des muscles d'acier et des nerfs de paysanne pour se lancer dans le tourbillon du monde, expression consacrée par la chaire. Je rends justice à la sérénité avec laquelle elle navigue au milieu de ces écueils de toilette et d'appareils, hérissés de retards et de contrariétés. Semblable au capitaine qui fait face à la tempête, elle finit par tout dominer, tailleuses et fournisseurs, femme de chambre et mari.

Le grand moment de la toilette est arrivé. La chambre devient trop petite ; les enfants, comme pour célébrer cette heure solennelle redoublent de bruit et de pétulance. Je fuis pour aller revêtir mon frac d'une main paresseuse.

C'est l'instant des sérieuses réflexions. Décidément ce vieux parent qui a fait mon mariage était légèrement farceur. Il me vantait les charmes de l'intérieur, les douceurs du foyer domestique ; les baisers de l'épouse et des enfants voltigeaient sans cesse dans cette atmosphère et je devais être pour jamais, aux yeux de ma femme, le plus beau et le meilleur des hommes. Hélas ! c'était une erreur et voilà comme on écrit l'histoire.

Nous ne combattons pas à armes égales, dans ce conflit de vanités et d'amours mondaines. Tandis que ma femme s'apprête au combat d'un air vainqueur, se croyant sûre de plaire, je me demande avec découragement, ma brosse à la main, quel est le rôle d'un mari dans le monde. La scélératesse ne messied pas au célibataire ; on voit plus d'un vieux vivant qui, au dépit des fils d'argent qui se mêlent à ses cheveux éclaircis, veut encore tenter de chasser sur les terres d'autrui ; l'homme marié peut à peine chasser chez lui. Une loi qui contraindrait tout homme au mariage serait éminemment morale en parquant chacun chez soi. Pendant que je suis plongé dans mon fauteuil et dans mes réflexions, envoyant au plafond en blanches spirales la fumée d'un cigare consolateur, on me réclame à grands cris, il faut partir.

Les poètes et les romanciers ont une singulière manière d'envisager les choses ; ils ne pénètrent jamais dans une salle de bal sans parler de l'ivresse qui s'empare aussitôt de leur individu ; ils se sentent immédiatement transportés dans un monde imaginaire, et la partie féminine de l'assistance se trouve transformée en créatures féeriques dont l'aspect est ravissant. J'avoue que pour ma part, cher Guignol, je n'ai jamais éprouvé rien de pareil. Je ne sais quelle fée malicieuse a toujours su verser à point une goutte de scepticisme dans cette coupe enchantée au moment où j'ai voulu l'approcher de mes lèvres.

Cette longue digression vient d'interrompre mal à propos le fil de ma narration. Je retrouve ma femme debout devant son armoire à glace ; elle n'est vraiment pas mal ; son œil brille de satisfaction ; sa camériste, anxieusement penchée, cherche en artiste à donner une dernière et suprême élégance à l'allure postérieure d'une jupe d'effrayante dimension. Tout est prêt ; les chevaux piaffent à la porte, et le cocher maudit les maîtres qui le laissent geler sur son siège. Je descends le premier ; ainsi le veut la consigne. Ma femme, chef-d'œuvre de toilette, assez bien réussi, marche derrière moi ; la femme de chambre la suit, portant la queue de sa jupe prodigieuse avec le respect que ressent toute fille d'Eve pour un triomphe de la vanité. Une fois dans la voiture, ma femme se trouve métamorphosée en un gros nuage blanc parsemé de quelques roses. Je disparaiss dans un tourbillon de gaze et je me fais petit, car les nuages recèlent la tempête.

12345678

Oh! vous, honnête ouvrière, que je vois dans le brouillard, debout sur le trottoir, au bras de votre mari; vous qui, pour vous délasser des fatigues de la journée, regardez les devantures des boutiques brillant des clartés du gaz, et les glaces des voitures obstruées par les toilettes de bal, n'enviez ni mon sort ni celui de ma compagne. Ne croyez pas que l'argent, en vous permettant le luxe, vous donnerait le bonheur. Tandis que, le sourire aux lèvres, vous causez gaiement avec votre mari, ma femme ose à peine parler de peur de déranger sa savante coiffure ou de froisser sa robe fragile qui ne vivra que l'espace d'un soir.

Mais la voiture s'arrête et voici la demeure où doit régner le plaisir, style dix-huitième siècle. Je m'arrête sur le seuil de ce salon resplendissant de lumières où tourbillonne une cohue multicolore.

Je craindrais d'abuser de ton attention, mon cher Guignol, en ne renvoyant pas à une prochaine lettre la description du bal et des types que j'y rencontre.

Reçois l'assurance, etc.

MARCUS.

## Avis-Guignol.

Il est de par la ville un docteur qui, croyant avoir été blessé par Guignol, se répand en petits cancans sur son compte et sur celui de ses articles. On le prévient que Guignol qui a une peau de médecin à son service pourrait en dire long sur lui s'il endossait un beau jour la pelure hipocratique.

Les deux femmes honnêtes qui ont formé le projet d'aller à l'Alcazar avec un de leur parent, pendant que les maris doivent aller au bal de l'Hôtel-de-Ville, sont prévenues que ces deux derniers messieurs ont retenu un salon dans un café à la mode pour y souper avec des cocottes bien connues.

La jeune fille qui dans un bal de la semaine passée a accepté d'un cocodès un billet sur papier « vert d'eau » est prévenue que son cocodès qui a raconté son exploit à tous ses amis, n'a vu en cela qu'une affaire de vanité et peut-être de spéculation commerciale.

Quelques journaux de Paris annoncent que M. Renard a été nommé directeur des théâtres de Lyon.

Nous ne savons ce qu'il en est; mais, à en croire les on dit, ce serait un ballon d'essai pour savoir si ce nom serait accepté.

Nous ignorons encore de quelle façon s'arrangera cette affaire; mais, si un sentiment de délicatesse nous empêche de dire tout ce que nous connaissons à ce sujet, il nous est au moins permis d'annoncer que nous tenons de source certaine que M. Raphaël Félix cherche un prête-nom sous lequel il pourrait revenir à la tête de nos théâtres.

Il va sans dire que nous sommes toujours sans nouvelles des 1,500 fr. que cet homme généreux devait donner aux différentes œuvres de bienfaisance de Lyon, — avant son départ précipité.

## THÉÂTRE.

Le Gymnase dramatique prépare pour dimanche 11 février, une représentation exceptionnelle au bénéfice de M. Chatouillet, ancien régisseur des Bouffes de Lyon.

M. Chatouillet, dont le vrai nom est Collomb, nous a écrit pour nous prier d'annoncer son bénéfice, en signant sa lettre il ajoute: *Ex-écrivain de Guignol dans le Sifflet.*

Guignol, comme les grands cœurs, oublie facilement les injures, aussi s'empresse-t-il de se rendre aux désirs de l'ancien gérant du petit journal mort-né.

## LETTRE DES ANTIPODES

Il y a pour le moment, dans ce pays, un homme qui excite au plus haut point l'intérêt général. Son nom est Galochard.

Il est complètement impossible de faire deux pas dans une rue sans s'entendre interpeler: — Hé bien! que pensez-vous de ce pauvre Galochard?

On n'envoie pas une lettre d'invitation sans écrire en post-scriptum: — On causera de Galochard.

Un auteur connu fait répéter un drame intitulé: *Galochard ou les délices de l'âme.*

Une comtesse entre deux âges se flatte publiquement et tire grande vanité de posséder un peigne qui a démêlé les cheveux de Galochard; enfin, hier, j'ai surpris une douce jeune fille la gorge émue, le regard noyé et l'extase aux lèvres, murmurer: Oh! Galochard!

Or, ce Galochard est un aimable garçon qui a assassiné un de ses amis pour lui voler trois francs cinquante centimes.

Comprend-on, en effet, qu'un homme ait assez peu de délicatesse et assez mauvais caractère pour se laisser assassiner plutôt que de donner trois francs cinquante centimes à un ami? Il faut être pour cela bien franchement canaille; aussi tout le monde estime-t-il à sa juste valeur ce scélérat qui s'est fait tuer méchamment pour mettre un camarade dans la peine, et Galochard est-il généralement considéré comme une victime par les gens de cœur.

Il a d'ailleurs su s'attirer les sympathies de toutes les âmes sensibles en écrivant à quelques journaux une lettre où il démontre clair comme le jour que le vrai coupable n'est pas lui. — Non, la faute en est au siècle, à la civilisation faisaillée en haut, nulle à la base.

Né de parents qu'il aime à croire honnêtes, trouvé sur un pavé plat aux portes d'un hospice, n'ayant jamais connu le sourire d'une mère, abandonné dès son enfance aux hasards de l'existence, buvant l'eau des ruisseaux, vivant des fruits sauvages qui mûrissent aux haies des sentiers, — Galochard, vers sa vingtième année, a suivi la route départementale n°... qui a conduit ses pas inexpérimentés dans un faubourg de la cité.

Là, il a respiré l'air de la grande ville et cet air l'a brûlé. Assis dans un cabaret borgne où l'avait mené un compagnon de route, il a senti battre son jeune cœur sous le regard d'une jeune fille rougeaude qui versait à boire à quelques voyous. Il a essayé de lui faire comprendre l'ardeur de cette passion subite; mais la fille lui a répondu: — *Du flan: que paye tu?*

Lui n'avait rien, rien qu'une visière sans casquette et des talons sans souliers. La honte l'a pris devant sa mère; il a voulu être grand, être riche, pour mettre cette grandeur et cette fortune aux pieds de la femme qu'il adorait, et il a demandé à son ami: — Donne-moi trois francs cinquante.

L'autre a résisté; — il l'a assassiné!

Certes il eut fallu avoir le cœur bien dur et cuirassé de ce triple airain dont parle le poète, pour n'être pas touché de la confession de ce malheureux, — de cette victime d'un amour insensé qu'il espérait pouvoir satisfaire avec trois francs cinquante.

Aussi, cédant à un de ces mouvements auxquels l'homme ne résiste pas, j'ai écrit à Galochard la lettre que voici:

« Monsieur Galochard,

« Permettez à un étranger d'unir ses témoignages de sympathie à ceux de vos heureux compatriotes. Les grandes infortunes m'émeuvent, et la votre m'aurait fait pleurer si mon attendrissement n'eût été surmonté par l'admiration que m'inspirent votre courage et votre noble caractère. Oui, je comprends les fiertés de votre âme, les révoltes de votre esprit contre cette civilisation qui s'oppose à ce qu'on tue un homme qui a trois francs cinquante de plus que vous, et je serais heureux de pouvoir vous serrer la main.

« Croyez-moi votre très humble serviteur. »

Voici ce que m'a répondu Galochard:

« Mon brave,

« Le ton de ta lettre me plaît, et j'accepte tes compliments parce que je sais que je les mérite. Je saurai démontrer que je ne suis pas un gredin vulgaire, et tu seras content de mon attitude devant les juges. On me dit qu'il y aura beaucoup de dames; je ferai donc tout au monde pour plaire à cet auditoire d'élite, et je compte sur quelques bouquets.

« Je regrette de n'avoir pu me procurer un costume de circonstance et j'ai en vain demandé un coiffeur pour me faire une tête... Les gardiens sont d'un crétinisme!

« Enfin je ferai de mon mieux.

« Adieu; voilà mon avocat et il faut que je lui apprenne sa leçon.

« Je te considère,

« GALOCHARD. »

Hé bien non! je ne pensais pas être susceptible d'une joie semblable à celle que j'ai éprouvée en recevant l'épître de Galochard.

Mon Dieu! je ne m'en cache pas, j'ai eu déjà quelques bonheurs dans ma vie: — On ne m'apprend ni le piano ni la danse; je n'ai jamais touché la main de L...; j'ai écrit dans le *Salut public*, un homme grave m'a appelé crétin, un moucharde ne m'a pas jugé digne de son estime, et Madame\*\*\* a repoussé mes hommages impudents, — mais qu'on fasse un tas de toutes ces choses agréables et on n'aura qu'une très faible idée de la félicité mêlée d'orgueil que m'a causée la lettre du gredin en question.

Aussi, à me voir passer dans les rues, le front haut, l'œil clair, la figure rayonnante et la démarche assurée, chacun se disait en me jetant un regard d'envie:

— Heureux gaillard! il a de la prose de Galochard!

Au moment de signer on m'apprend que Galochard est superbe à l'audience: tour à tour gai ou sentimentel, badin ou dramatique, il a excité les rires et les sanglots d'un public idolâtre.

C'est vraiment à dégoûter de n'être pas assassin.

WILHELM GIRL.

Dernière nouvelle: — Galochard a été condamné à mort: mon autographe vaut vingt mille francs ou Palle est un homme d'esprit.

## CORRESPONDANCE

*F. Devernois.* — Le type est accepté comme tu vois. Quant vers, c'est autre chose; ils sont jolis, mais nous serons obligés les faire attendre.

*Tappe-dur et Cie.* — Ta fabrique de bugnes n'est qu'un ramage; enfin si une seconde édition est plus inédite, nous les accepterons avec plaisir. — Quelques détails sur le jeune homme qui, je crois, nous a déjà été signalé.

*Zizi-pan-pan.* — Sera publié à l'officine des mariages; mais diable veux-tu qui veuille de toi?

*Bobinet à la Croix-Rouge.* — C'est un peu faible comme style. Et puis pourquoi nous dis-tu des sottises? Tu ne lis donc pas le journal? Une seconde épître est attendue.

*Ciscot de Verlet.* — Il manque à ta lettre un post-scriptum qui nous découvre la statue de l'idole. Aussitôt ce devoir rempli et les renseignements vérifiés le type passera.

*Petit Choulier.* — Nous te remercions en te faisant complimenter sur la romance; quant aux vers nous les connaissons. Tu sais, m'man Justice est là, sans cela....

*Un Valentinois.* — Je croyais que tous les gones de ton pays étaient intelligents; il paraît qu'il y a au moins une exception dans un poète de rave cuite que tu connais intimement.

*Domino rose.* — Merci méchant domino; mais complète ta mission par quelques renseignements sur ton voisin, et alors tu pourras être satisfait.

*Frise-Moustache.* — Si c'est bien ta figure tu dois savoir que l'encre peut disparaître sous la main du chimiste Guignol, et voilà découverte. Quant à notre police, sois tranquille, ce qu'elle cherche elle trouve, et nous n'avons pas encore bien cherché. Méfie-toi d'une mystification.

*Esopé.* — Merci du renseignement. As-tu le nom du brasseroquet? De toute façon le fait sera raconté. Nous acceptons ta proposition hebdomadaire.

*Un solitaire.* — Le fond est bon, mais la forme est trop sérieuse pour Guignol. Sais-tu qu'en n'ayant fait plus de bien qu'avec un sermon?

*Virgilius marron.* — Ta bourse passera, mais tu as autre chose dans ton sac. Vide-le aussi, nous en recevrons le contenu avec grand plaisir.

*Bour-damort.* — Le fait est bien ancien, la forme est bonne. Mais n'y a-t-il pas à Lyon même de quoi exercer ton esprit, car tu en as. Essaie et compte sur nous.

*Fifine Cœur-tendre.* — Tu seras signalée aux gens en quête d'une femme, mais toi aussi, si tu te maries, gourgandine, tu n'auras de la chance. Ce n'est pas Guignol qui voudrait t'épouser.

*Long-pif.* — Sois tranquille. Guignol vigilant regarde avec soin ce qui se passe, et si le danger devient pressant il poussera son cri de guerre et d'alarme.

*Vas-y-voir.* — Tu es un bon gosse, mais c'est un petit procédé que nous aurions si nous parlions de ton sujet. Défense de parler d'économie politique, tu sais.

Le Gérant, E. THOMAIN.